

- Di solito i codici sono fatti per essere decifrati.

- Fidèle au projet nietzschéen, Bataille veut penser la "situation" de l'homme dans le "désert" (ce que Nietzsche appelait le nihilisme):

l'homme qui prétend maîtriser le monde et le temps par son savoir, sa science et sa technique, qui croit aux grands mots, à la raison souveraine et impériale, celui que N. appelle dans le Zarathoustra le "dernier homme", celui qui invente le bonheur.

- "Écris avec ton sang" dit N.

- La répétition de l'expérience nietzschéenne n'a de sens que dans le champ du langage (c'est-à-dire d'une communication, thème central chez Bataille, mais d'un langage qui s'étend à se heurter sans fin à ses propres limites. Parler (ou écrire, ou peindre, ou...) en vue d'une communication, c'est l'assurance de ne pas sombrer dans la folie, mais c'est aussi découvrir que le langage n'est qu'un moyen, voire un obstacle.

- l'homme entier est celui qui n'a pas de but, mais dont "la vie est une fête immotivée". Sa vie est un désir illimité, un désir de brûler, une dépense / défense sans fin... qui se choisit contre la mutilation, contre la fragmentation. L'aspiration à la totalité mène "au désert", c'est un labyrinthe, un "supplice enthousiaste".... La seule vérité de l'homme est d'être "une supplication sans réponses".

- Au delà de l'utilité, du gain, de l'accroissement de l'être et de sa mutilation, il y a le rire qui est la légèreté et l'innocence (Zarathoustra veut enseigner aux hommes le rire: devenez des lions qui rient, signe d'une foi tragique et d'une liberté sans peur et non assujettie à un but, possibilité de destruction des idoles et des absolus trop humains.

- Tout doit participer du rire qui est une forme de consommation, même l'écriture. "Écrire comme on rit" note Bataille.

- l'attitude fondamentale de l'homme entier est le jeu, c'est à dire l'absence de limite à mon désir, de détermination à mon action, de réponse à mes questions.

L'affirmation de la chance – “chance est ce qui échoit, ce qui tombe: c'est la chute d'un dé” -

Le jeu, c'est à la fois l'affirmation de mon angoisse et de ma volonté de chance... c'est la volonté de retrouver “l'innocence du devenir”, l'innocence de l'enfant d'Héraclite qui, en jouant, ressemble des pierres, édifie des tas et les éparpille, jeu dans lequel N. voyait, après H., l'image du monde. L'homme qui rit c'est celui qui est transformé par la révélation de cette expérience fondamentale.

- Le rire est absent du système hégélien- dans le “système”, poésie, rire, extase, ne sont rien: Hegel s'en débarrasse à la bête: il ne connaît de fin que le savoir. – “le sérieux a seul un sens: le jeu qui n'en a plus, n'est sérieux que dans la mesure où “l'absence de sens est aussi un sens” (Bataille, Post-scriptum, 1953).

- L'unité du sérieux, du sens, du travail, de la sensibilité, du discours, etc., l'unité de l'homme, de l'esclave, et de Dieu... Voilà le couleur profond de la philosophie hégélienne. Hegel élaborant la philosophie du travail (c'est le Knecht, l'esclave émancipé, le travailleur, qui dans la Phénoménologie devient Dieu) a supprimé la chance et le rire.

“Ces jugements devraient conduire au silence et j'écris, ce n'est nullement paradoxal”. Mais il faut parler. “l'inadéquation de toute parole... du moins, doit être dite” (Conférences sur le NON-savoir). Il faut trouver une parole qui perde le silence. Le silence est rompu, puisque j'ai dit. Si le mot “silence” est “entre tous les mots le plus pervers ou le plus poétique... Pour courir ce risque dans le langage, pour sauver ce qui ne veut pas être sauvé, la possibilité du jeu et du risque absolus, il faut redoubler le langage, recourir aux ruses, aux stratagèmes, aux simulacres.